

Jane Sautière

Médiathèque Marguerite Yourcenar, Paris

Marguerite (Yourcenar)

Si elle avait gardé son nom de naissance, ça aurait été un peu compliqué, Marguerite Antoinette Jeanne Marie Ghislaine Cleenewerck de Crayencour, c'est long. Même lorsqu'on ne garde qu'un des prénoms, Marguerite Cleenewerck de Crayencour, c'est long. Long comme les histoires nobiliaires, les noms arc-boutés sur les pays, la possession de la terre, de son nom, de son histoire. Corps du seigneur et territoire fusionnés. Comme elle a fait de Crayencour son nom de Yourcenar, ce que ça fait d'écrire avec un autre nom que le sien, Crayencour, on pense à craie, à crayon, c'est cette part de son nom qu'elle a livrée à la transformation en nom d'écrivain, elle a gardé Marguerite, elle n'a pas gardé ni cherché à transformer Cleenewerck, elle n'a pas choisi Antoinette, ni Jeanne, ni Marie, ni Ghislaine. Antoinette Yourcenar, Jeanne Yourcenar, Marie Yourcenar, Ghislaine Yourcenar.

Donc, Marguerite Yourcenar *for ever*. On ne peut pas imaginer un temps où on ne lira plus Yourcenar. Peut-être arrivera-t-il. Peut-être, un jour, les immensités qui nous fondent ne nous fonderont plus, parce que, ici et toujours, place aux vivants. Mais nous ne serons plus là, nous non plus, jusqu'à ma mort, au moins jusque-là, on lira Marguerite Yourcenar. Peut-être Duras disparaîtra-t-elle avant, ou pas de la même façon, dans la moquerie et le quolibet, avec la violence spécifique qu'on met à l'assassinat des femmes qui écrivent. Tandis que Yourcenar mourra comme meurent les langues anciennes, un grand paquebot coulant dans le silence et la lenteur, son erre à peine visible.

J'aimerais tenir l'idée de faire ce texte sur Marie de Crayencour ou sur Jeanne Cleenewerck. Sur une femme de Flandre, sur une femme pâle dans un velours bleu nuit.

Dans ma bibliothèque, d'elle : *Mémoires d'Hadrien*, Feux, L'Œuvre au noir, *Conte bleu*. Je ne souviens plus du recueil de *Conte bleu*, dont je vois qu'il a été publié après sa mort, bien que les textes qui le composent datent de ses 24 ans.

Qui choisit le nom des bibliothèques ? Pourquoi Marguerite Yourcenar, ici dans le 15^e arrondissement de Paris ? Là, dans la rue d'Alleray, où, si je tourne à angle droit, face à la médiathèque, dans la rue Corbon, je tombe, après avoir traversé la rue de la Convention, dans la rue de Cronstadt, où j'ai vécu, sans à aucun moment m'abonner à cette médiathèque, qui, tout simplement n'existe pas encore, ou d'ailleurs à aucune autre. Je commençais à me constituer ma propre bibliothèque, quittant peu à peu le livre de poche pour m'acheter des livres, des vrais, avec mon salaire et avec cet indiscernement brouillon lié à l'absence relative d'ouvrages de littérature chez mes parents. Non, là, rue de Cronstadt, je vivais dans la solitude noire des amours passionnelles, j'allais boire des coups, dans un bar tenu par un ancien boxeur, me sentant bien dans cet univers d'hommes fanés et marqués, étrangère et donc sans recours à mes malheurs volontaires et adorés. Pas de médiathèque, donc. Mais dans ce studio, boîte bétonnée qui donnait de la claustrophobie à mon chat, nanti d'une baie vitrée occlusive, (niveau zéro de l'architecture), qui n'ouvrait sur aucun extérieur, ce qui allait comme un gant à ma souffrance, ton sur ton, comme on dit, la soulignant et la prolongeant, là, oui, j'ai acheté et lu *Mémoires d'Hadrien*, j'en suis à peu près sûre pour avoir trouvé dans les pages du livre ré-ouvert, une lettre brève, un brouillon de ma prose accablante à mon amant absolu. Les longs moments de cette écriture, je m'en souviens si parfaitement, la recherche du mot à la mesure de l'excroissance du sentiment, cette quête fébrile d'où il ne sortait aucun apaisement et qui me conduisait à aller boire des coups au bar du vieux boxeur. Là, au milieu des hommes vaincus, je reprenais un peu de forces, suffisamment pour rentrer chez moi. J'aurais été mieux inspirée de placer la lettre, ou plutôt son avorton, le brouillon, dans *Feux*, qui l'eût peut être contenue avec plus de prévenance. Car ça, ces mots de petite femme amoureuse dans *Mémoires d'Hadrien*, non, ça ne se peut pas. Je mesure l'indécence, je sens le glacis de la misogynie « yourcenardienne » me plaquer net, au sol, comme au rugby, plof. Me plaquer, en tant qu'amoureuse pour la faiblesse de ma constitution face à l'immensité de mon sentiment, et en tant qu'auteur, pour le

rabattement de l'écriture à une œuvre «au blanc» – si j'ose – défaite par le noir non assumé. «La nuit était tombée, sans qu'il put savoir si c'était en lui ou dans la chambre: tout était nuit... /... les ténèbres s'écartaient pour faire place à d'autres, abîme sur abîme.../...¹». Voyez l'écart. Comme cette Marguerite-là est loin de mon pauvre moi, si faible, si pathétiquement féminin (pléonasme), si parfaitement renversé par la jouissance (cul par-dessus tête, enfin) dans le grand appartement de l'homme de Montparnasse, qu'il fallait bien tout ce malheur pour ne pas follir, renversée sur le grand lit et dépouillée comme un lapereau, baisée par l'amant, toute la lumière de ma vie, l'éblouissement sexuel, noir absolu, puis retour à la baie vitrée, aux hommes fatigués du bar du boxeur (il faut dire aussi que je travaillais en prison, grise plaine des hommes vaincus). J'aurais dû lire Duras. Mais Hadrien, un empereur... La possession, non plus de la terre, mais du monde. Duras m'aurait montré l'empereur de la jouissance des femmes, l'amant, si on veut, et la douleur qui s'en suit.

Donc, on l'appelle la médiathèque Marguerite-Yourcenar. Qui et pourquoi? Y a-t-il un vote en conseil municipal? Est-ce un maire qui suggère? Impose? Un fonctionnaire de la mission «Livre» du ministère de la Culture? Y a-t-il une liste d'attente des auteurs en voie d'être «nominés»? On me dit que dans le 3^e arrondissement de Paris, il y a eu vote des lecteurs de la bibliothèque pour désigner Marguerite Audoux.

Mon ancien quartier, à l'époque, ce n'était pas la mairie du 15^e, balladurienne jusqu'à la quintessence, la caricature. Surtout le bar du boxeur, alors là, pas balladurien pour un dessous de bock, bar proche de la rue des Morillons, rue des objets et des amoureuses perdues (pléonasme). Pourquoi Yourcenar, et pas Calet, Henri Calet, promeneur infatigable, mais lui, plutôt du 14^e, c'est vrai, plus que du 15^e. Sauf qu'il ne faut peut-être pas raisonner au nom du lieu de naissance de l'auteur, de l'endroit qu'il aarpenté. Mais plutôt de son territoire mental, espace politique, affectif, sensible, sinon il n'y aurait que peu de noms d'écrivains au fronton des bibliothèques de Seine-Saint-Denis (Paul-Éluard, Didier-Daeninckx).

1. *L'Œuvre au noir*,
Marguerite Yourcenar,
Gallimard, 1968.

Alors qu'il y en a, des bibliothèques, appelées Louis-Aragon séparé d'Elsa-Triolet (plusieurs fois nommés mais chacun dans des communes différentes), Boris-Vian, Robert-Desnos, Paul-Éluard, André-Breton (imaginez que j'ai rencontré un directeur de prison qui s'appelle André Breton, j'ai cru à une plaisanterie), Henri-Michaux, Saint-John-Perse, Michel-Simon, Guy-de-Maupassant, Georges-Brassens, Georges-Pérec, Guillaume-Apollinaire. Parfois, un concept, médiathèque Avenir. Il y a une bibliothèque Marguerite-Yourcenar, place Nelson Mandela à Sevran.

Je suis donc venue la voir, elle est belle, hospitalière, grande, si parfaitement au service des lecteurs, auditeurs, amateurs de vidéo, qui la traversent.

Moi, qui suis venue le sandwich à la main et qui ai mangé devant l'entrée, réalise que je pouvais tout à fait le faire dans un espace jouxtant le patio où mon appareil photo peine à garder trace des fleurs si légères de quatre jeunes prunus, fleurs inconscientes de cette fin janvier qui garde ses griffes d'hiver en réserve. Partout de jolis sièges contemporains, orange, rouille, brique, rouge basque, causeuses, tulipes ou fers à cheval tordus pour faire dossier. DVD rangés par genres et par réalisateurs. Bel escalier où, sur un palier, une femme lit, luxueusement, posée au bon endroit comme un chat. Partout, comme des petits salons où se poser et lire.

Je cherche si j'y suis (toxique curiosité), tape « Sautière » et trouve un traducteur de manga prénommé Laurent. Mais Nullipare est chez Marguerite D. dans le 20^e.

Au rayon de Marguerite (Yourcenar). J'ouvre *Souvenirs pieux*, intriguée par le titre. Installée sur une banquette corail, je lis, page 346, l'aventure littéraire avec son père, nommé par son prénom « Michel », aventure et liaison, car quoi de plus incestueux (« une intimité désinvolte », dit-elle) que cette histoire du manuscrit paternel confié par lui à elle, sa fille, qui l'endosse et le signe, sous le titre de *Premier soir*, histoire d'un homme du monde et homme à femmes, emmenant sa toute jeune et fraîche épouse en voyage de noces, c'est-à-dire, au seuil de la

faire passer de cet état virginal à l'état matrimonial, celui de toutes les petitesses de la vie conjugale.

Je m’apprête à emprunter ce livre, ce que je ne fais pas, partant plutôt avec Petits contes de printemps de Sôseki, décidée immédiatement par une phrase de quatrième de couverture : « Je vais aborder des sujets si ténus que je dois bien être le seul à m'y intéresser ». Sous le soleil d'hiver, qui, ce jour-là, est si doux, si vulnérable (il faudrait l'inconscience des prunus pour penser l'hiver fini), il me faut absolument aller lire au parc Brassens. Après avoir longé mon ancien logement et observé sa façade triste, immuable, tandis qu'il me semble que tout s'est bellement patiné autour, jusqu'à l'existence d'un « bar à jus » à l'entrée de la rue de Cronstadt, je pousse vers le bar du boxeur, qui s'appelle en réalité Aux sportifs réunis et je demeure stupéfaite du décor qui m'accueille, un décor, oui, comme dans un film noir, rideau tiré sur une salle pittoresque, « mythique » comme indiqué sur la vitrine, dont j'entrevois à peine les anciennes photos. Décor dans le jus, plus vrai que vrai, sans doute ce que Barthes aurait appelé « l'effet de réel ». Je n'ai pas osé rentrer, intimidée par cette atmosphère, plus que je ne l'avais été par le fait d'entrer dans un bar d'hommes à l'époque, où mon arrivée provoquait toujours un petit moment de silence et d'indécision. Je commandais un cognac, j'aurais dû demander un rhum, j'étais reçue avec une affection distante, la seule que je pouvais supporter. J'aimais la boxe. Le boxeur s'appelait Walczak, il est mort d'une crise cardiaque à son comptoir l'hiver 89. j'avais quitté le quartier depuis quatre ans.

Elle, la belle médiathèque Yourcenar, existe depuis février 2008, plus de 3 000 mètres carrés, 165 personnes peuvent s'asseoir sur ces sièges corail et rouge basque, les prunus sont donc vraiment jeunes, sans expérience face au faux printemps.

La bibliothèque de mon quartier s'appelle Flandre, le pays natal de Marguerite Y., toute proche des tours éponymes, dans le 19^e. Mais maintenant, elle a été rebaptisée Claude-Levi-Strauss, depuis qu'elle a été agrandie, mais on l'appelle toujours Flandre (700 mètres carrés, des sièges ordinaires, pas de prunus).



Extrait de *Tours et détours en bibliothèque, carnet de voyage* (presses de l'enssib, 2012), <<http://www.enssib.fr/presses/>> et <<http://www.enssib.fr/presses/carnet-de-voyage>>



Je reviens chez Marguerite Y. un samedi de février, après quelques semaines de glaciation ternaire, voir si les prunus ont survécu et rapporter mon Sôseki. Grisée par cette joie que j'éprouverai toujours à l'idée qu'on me prête des livres et qu'on le fasse avec autant de prévenance, et, plus fort encore, dans tous les arrondissements de Paris, même les riches, à charge pour moi de rapporter mon ouvrage, donc, tant qu'à faire avec ma gaieté, autant en rajouter et prendre le bus, traverser tout Paris, gris comme il se doit (du nord-est au sud-ouest, en pensant à Calet qui allait lui en bus également, du sud à l'ouest). J'arrive un peu tard pour flâner, c'est samedi, il y a beaucoup de monde, je prends à la hâte *À la recherche de Shanghai d'Anyi Wang*, pour le titre, pour son nom, pour ces mots en quatrième de couverture : « Les cent années de ce siècle sont passées pour Shanghai comme un rêve, laissant des bribes de cauchemar et de belles illusions. Derrière nous, le fleuve poursuit sa course vers l'Est. » Saisir ce qui vient, surtout depuis quelque temps, de cet Orient extrême, qui écarte absolument tout sens critique, tout rattachement à une proximité, tout implicite situationnel, tout exotisme. Ce qu'en somme, toute littérature doit pouvoir provoquer. Disons que là, le fleuve est plus large pour accéder à cette suspension, cette indécision de la lecture, ce ravissement. Les prunus vont bien, mais je n'en compte que trois.

Lorsque je reviens rapporter mon Wang, je marche derrière une ravissante petite personne de cinq, six ans, qui se rend également à la médiathèque, plus jolie et fraîche qu'une jonquille, coiffée d'un chapeau rose et jaune, et je me dis que c'est le printemps soi-même que je viens de croiser, sa grâce, sa séve, sa bouleversante mortalité.

Je m'assois sur un fauteuil tulipe à un demi-étage, oscillant comme une nacelle, et puisque je ne reprends pas de livre, je flâne, regarde les pixels jaune et rouge de la façade que le soleil transforme en vitraux, m'installe au point écoute et choisis d'entendre Chemirani, un ensemble persan de percussion zarb. Coule dans mon oreille le son précieux de la langue de mon enfance. Joie et nostalgie se mêlent aujourd'hui dans mon trajet

et mon séjour vers Marguerite (Yourcenar), comme fait le printemps, faisant surgir chaud et froid en couches non homogènes, distinctes, nous détachant et nous reliant dans le même mouvement à ce qui fut et ce qui sera et que, peut-être nous connaissons déjà, parce que nous sommes vieux. Le printemps me rend vieille, pensai-je, dans le bus qui me ramène, où, dans mon dos, un jeune homme à mèche, dont j'aperçois le reflet dans la vitre, et dont j'entends très distinctement les larmes et les mots, suppliant son amoureuse de ne pas le quitter, intense, fébrile. Jeune silhouette en palimpseste des rues animées aujourd'hui, et de l'amoureuse de Cronstadt dont j'hésite à regarder le reflet vieilli dans la vitre.

En fait, les prunus, qui ont conservé quelques fleurs, ne sont ni quatre ni trois, mais six. Trois en triangle dans l'atrium et trois en ligne sur un côté.

Dans le bus qui me ramène à mon Est relatif, ma Flandre parisienne, dans cette glissade de la ville livrée au gris qui lui va comme un gant long à une pierreuse, j'applique la fine résille de mes marques anciennes, là où j'ai vécu, aimé, lu sans aucun discernement jamais, avec ce qui souvent, comme aujourd'hui, justifiait la promenade, aller à la bibliothèque, plaisir de cueilleur, plaisir de promeneur, comme on irait voir la Seine, le bassin de la Villette ou quoique ce soit qui justifie qu'on passe la porte de chez soi, heureux et confiant.
